



Genèse de l'idéo-réalisme

Sébastien Pasteur

► **To cite this version:**

| Sébastien Pasteur. Genèse de l'idéo-réalisme. 2009. <hal-00480022>

HAL Id: hal-00480022

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00480022>

Submitted on 3 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sébastien PASTEUR

Laboratoire de Recherches philosophiques sur les Logiques de l'Agir, EA 2274
Université de Franche-Comté

Genèse de l'idéo-réalisme proudhonien

Proudhon faisait peu usage du terme d'« idéo-réalisme » ; les commentateurs en ont pourtant noté l'importance, Edouard Jourdain explique par exemple: « Le critérium de certitude est la série et la dialectique qu'elle engendre, qui rejette tout à la fois l'idéalisme et le matérialisme pour former un « idéo-réalisme ». Cette découverte jette Proudhon dans l'allégresse car elle représente à la fois un outil pour construire et une arme pour combattre. »¹ Celestin Bouglé renvoie également à la « théorie « idéo-réaliste », mais l'on doit admettre que le terme est rare ; à notre connaissance seule une occurrence peut être repérée dans une note ajoutée en 1852 à *La création de l'ordre*. A ce titre Bouglé parle d'« esquisse » de théorie, qui s'étale sur quelques lignes, en note... Pourquoi dans ce cas lui accorder tant d'importance? Nous espérons que nos développements précédents ont convaincu le lecteur de l'utilité de son étude, l'idéo-réalisme traduit une méthodologie proudhonienne ainsi qu'une conception du réel, mais nous allons voir que de surcroît elle renseigne sur les prémisses de sa formation.

Une fois n'est pas coutume, le terme n'est pas proudhonien; pourtant féru de néologismes Proudhon n'inventa pas celui-ci, et c'est peut-être la raison pour laquelle il apparaît si peu dans le texte. C'est à Fichte qu'on le doit, et Gurvitch de noter qu'au travers des cours publiés par Ahrens sur Krause (*Cours de droit naturel ou de philosophie du droit*, 1838), disciple de Fichte, Proudhon aurait constitué la notion d'idéo-réalisme. Ce qu'on peut noter c'est que la philosophie se pose dans ces termes, ou plus exactement dans l'alternative:

« Dans la philosophie, en général, nous rencontrons les systèmes opposés du sensualisme et du rationalisme, du réalisme et de l'idéalisme, avec les méthodes de l'analyse et de la synthèse. »²

Proudhon quant à lui note en lisant la revue germanique:

« Schelling partit du principe que les deux méthodes opposées, tentées jusqu'alors pour résoudre le problème capital de toute philosophie, savoir, de concilier la scission entre le *moi* et le *non-moi*, sont également fausses : la première est celle de s'appuyer sur le *non-moi* pour expliquer le *moi*, ce qui conduit au matérialisme ; la seconde, tentée par Fichte, part du *moi* pour expliquer le *non-moi*, et

1 Edouard Jourdain, *Proudhon, Dieu et la guerre*, p.93

2 Freidrich Ahrens, *Cours de droit naturel ou de Philosophie du droit*, 1860, p.21

s'égare infailliblement dans les régions vaporeuses de l'idéalisme. »³

Ce que l'on peut identifier c'est une polarisation entre idéalisme et réalisme, quant à l'idéo-réalisme il n'est pas encore là. Il importe ici d'interroger la philosophie de Proudhon dans son élaboration «primitive», et ce qu'il nous faut remarquer au préalable c'est que celle-ci se fonde dans la critique des autres philosophies et dans une volonté de rupture - Rupture d'avec le principe de causalité qui ont abusé les philosophes retranchés dans leur bulle spéculative - . Quand la cause déborde le phénomène et s'ancre dans l'inconnu alors commence la divagation philosophique.

De ces divagations, les éclectiques, que Proudhon a beaucoup lu, s'en font les collectionneurs; leur pensée est tout au plus un accommodement, contre lequel est proposée une combinatoire; leur pensée est une « disposition intentionnelle » alors que ce-dernier est en quête d'une proposition objective qui soit bien plus qu'une collection de connaissance. L'opposition, l'antagonisme est le maître mot de Proudhon à l'égard des autres philosophies, mais il est aussi le concept central de sa philosophie, concept de production et de consommation. En ce que, d'une part, de l'antagonisme naît la nécessité de procréer:

« La cause et la raison de toute génération se trouvent dans le défaut d'équilibre entre la nutrition et la déperdition, défaut qui amène une pléthore inévitable, laquelle se manifeste par la procréation d'un individu similaire. En sorte que par effet de l'antagonisme des principes *matière* et *vie*, la forme typique n'est jamais reproduite exactement, la nutrition et la sécrétion ne sont jamais en équilibre ; la pléthore conduit à un rajeunissement de l'être, qui sans cela, périrait. [...] pour changer toute l'économie de l'amour physique, de la génération, et de la mort, il suffirait donc d'équilibrer d'une manière exacte la réparation et l'épuisement, de faire en un mot que le tourbillon vital restât toujours le même. »⁴

Par où l'on devine que tout mouvement, puisque y-compris le principe même du vivant à savoir la reproduction, a son origine dans un défaut d'équilibre. La nature y est pensée comme une tentative d'un perpétuel redressement, lequel ne serait qu'un bégaiement si le type était à proprement parlé reproduit à l'identique, et nous aurons l'occasion de revenir sur ce point.

Procréation d'un côté, et d'autre part, consommation :

« Les êtres organisés, ne pouvant, par l'antagonisme de leur principes, ni atteindre leur perfection idéale, ni arriver à une vie perpétuelle, la nature résolut de les faire servir les uns aux autres dans sa continuation naturelle ; et les carnassiers ne sont qu'une conséquence de cette nécessité ultérieure. »⁵

Il faut noter ici que l'idéal, i.e. la perfection, ne peut être atteint ; la nature est par essence un déséquilibre qui va trouver son point culminant en l'homme, cet homme doué d'un entendement tout

3 NAF 18257, p.8-32

4 NAF 18256 VI° cahier de lecture, pp.41-80

5 *Ibid.*

naturel, il n'y a pas de rupture ontologique avec le reste des animaux: « le règne hominal, comme disait Fourier, n'est pas autre chose que le règne animal, élevé à une puissance supérieure. » Nous rappelons Fourier à dessein, le déséquilibre ne saurait mener à l'expression d'une perfection harmonieuse, car la puissance supérieure humaine loin de rajouter de l'altruisme en retranche.

« La théorie de Fourier est aujourd'hui reléguée parmi les utopies dont on se donne même plus la peine de faire l'essai ; et pourquoi ? C'est justement parce que les hommes passionnés, et sous ce rapport semblables à des démons, sont en outre doués d'entendement, et que cet entendement, loin de servir à mettre d'accord ou à équilibrer leurs prétentions, leur sert précisément au contraire à s'attaquer avec plus d'acharnement. »

L'homme ne saurait échapper à « la continuation naturelle », et c'est bien là le sens de l'idéoréalisme, idée très présente, bien que non formulée comme telle, dans ses cahiers de lecture; idée capitale qui énonce qu'il n'y a pas de rupture ontologique entre l'esprit et la matière; ou tout du moins en tant qu'on ne peut les séparer absolument il s'agit plutôt d'une concomitance, d'un jeu de contiguïté: il n'y a pas plus d'écart entre les deux qu'il n'y en a entre les deux cases d'un jeu d'échec.

Il n'y a pas d'arrière monde qui se chargerait de distribuer les proportions des substances, puisque celles-ci, toutes différentes qu'elles soient sont mêlées, voici ce qu'il note sur Lamennais encore:

« Ici, il est évident que Lamennais réalise le néant; et de plus, qu'il le réalise sans nécessité. On conçoit très bien les trois facultés ou énergies divines coexistantes sans cette espèce d'habit, de mastic, ou d'intermédiaire innommable que Lamennais met entre elles: Quel est l'être qui sépare les cases d'un échiquier l'une de l'autre? Qu'est-ce qui sépare le corps de l'âme, la vie de l'esprit? »⁶

L'antagonisme est même ce qui aurait sauvé Lamennais du matérialisme:

« Des êtres produits, détruits, renouvelés par des forces inconnues, mais dont le caractère est toujours matériel, puisque sous les noms de fluides lumineux, électro-magnétique, d'attraction, de vie, d'instinct et d'intelligence, c'est toujours la même chose. Mais s'il est vrai qu'entre les trois principes généraux, *matière, vie, esprit*, il n'y ait pas identité de substance, en [sorte] que la généralisation en soit impossible; s'il est vrai en outre que les différents êtres soient des produits de l'union des deux ou des trois principes, selon des proportions différentes; si surtout les puissances mécaniques, les grands ressorts du monde physiques, n'ont rien de commun avec la vie, ni celle-ci à l'instinct et l'intelligence; si au contraire on prouve que ces trois principes, bien qu'unis, sont dans un antagonisme permanent, alors le spiritualisme est sauvé, le mal est expliqué, le progrès est compréhensible...

D'une seule erreur, résulte tout le vice du système: ce qui prouve du reste autant le génie de l'auteur

6 *Ibid.*

que la certitude du système opposé. »⁷

Un antagonisme permanent entre la matière la vie et l'esprit, un rapport conflictuel permet à la doctrine d'échapper au matérialisme. Ce qui veut dire que le matérialisme selon Proudhon n'est pas tant une question de matière que de l'absence d'un rapport dynamique dans un espace hétérogène qui doit être reconnu tel. Il concède à l'égard de Lamennais une trinité, à condition qu'il n'y ait pas une union ontologique des trois entités, à condition que ce qui découle de ces trois substances, qui dans l'esprit de Lamennais n'en font qu'une, soit le produit de deux ou trois de ces principes. Autrement dit Proudhon remplace la trinité unitaire, donc statique, par un « deux ou trois », une relativité dans la combinaison, qui impose le mouvement sauvant le spiritualisme et le progrès. On peut faire la même remarque pour Jouffroy:

« Lorsqu'après avoir si bien défini les deux causes dont l'union constitue l'unité humaine, il se demande si ces deux causes ne seraient pas, dans les profondeurs de leur substance, unies d'une manière plus intense encore, si elles ne seraient point une *substance commune*, et qu'il réponde que cela peut être, que rien n'y répugne, que du moins nous n'en pouvons rien savoir, l'auteur renverse par ce seul mot tout ce qu'il a si longuement démontré, et se juggle de ses propres armes. Locke avait jadis avancé que nous ne pouvons savoir si *Dieu ne peut point rendre la matière pensante*: comme M. Jouffroy, c'était aussi après avoir distingué et défini tout ce qui est le propre des deux substances, qu'il se posait cette question; et comme lui, il donnait par ce seul doute, gain de cause à ses adversaires. En effet, si, en définitive la cause pensante, voulante et agissant, ne fait qu'un au fond, avec la *force vitale*, il n'y a plus d'âme humaine, parce qu'il n'y a plus ni individualité, ni identité dans le *moi*: cette force, spontanée, animique d'une part, libre et raisonnante de l'autre, animale et végétative, n'est plus que le principe commun qui anime les plantes, les mollusques, les reptiles et les quadrupèdes avec des phénomènes, des modifications, des transformations innombrables. *Pessum abit animae spiritualitas*: M. Jouffroy est matérialiste, ou tout au moins panthéiste, sans le savoir. »⁸

On retrouve donc la même accusation de matérialisme à l'encontre de Jouffroy et de Lamennais autour de la même question métaphysique, savoir la possibilité d'une fusion des substances esprit et matière avec la vie. Si l'accusation de matérialisme tombe il faut en déduire que dans cette perspective de fusion, l'esprit se fond et se perd dans la matière, son indépendance, sa liberté, sa capacité à individualiser ne résiste pas à l'accaparement de la matière. La force, vitale, doit être plus le résultat d'un affrontement, d'un rejet mutuel plutôt qu'un principe commun. Mais pourquoi est-ce que l'identification d'un principe commun, plongerait-il l'esprit dans un panthéisme de la matière, un matérialisme? Pour le comprendre, il faut réfléchir un peu sur la théorie de la connaissance.

7 *Ibid.*

8 NAF 18256, 1^{er} Cahier, p.9-13

On sait que, la simple antinomie ne saurait suffire, l'opposition ne suffit pas à la compréhension, « si l'antinomie ne peut ni tromper ni mentir, elle n'est pas toute la vérité », elle n'explique pas « le genre, l'espèce, la progression, les évolutions, le système enfin, c'est-à-dire précisément ce qui constitue la science. L'antinomie aurait taillé une multitude de pierres; mais ces pierres resteraient éparses; il n'y aurait point d'édifice. »

Ce principe de construction c'est un principe d'organisation, un ordre, la série:

« La série embrasse toutes les formes possibles de classification des idées, elle est unité et variété, vraie expression de la nature. »

Qu'est-ce à dire sinon que la science doit reproduire la série à l'œuvre dans la nature, c'est-à-dire observer le multiple et comprendre son organisation. Si l'on revient à notre trinité, Matière, Vie, Esprit, il s'agit de comprendre la juste répartition des êtres. La Justice d'ailleurs, dont Proudhon a longuement expliqué l'immanence doit s'entendre comme puissance de répartition, d'équilibration. Cette science des rapports on de s'y tenir et c'est de ne s'y être pas tenu que la philosophie s'est égarée, elle a transformé le rapport en cause, introduisant une structure de perte là où devait se découvrir un ensemble élucidé:

« Le premier qui remarqua le lien ou rapport qui unissait deux phénomènes consécutifs fut le père des philosophes. Mais[...] ce rapport étant pris pour cause, l'esprit humain dut s'égarer dès le premier pas, et la philosophie parcourir un immense dédale de superstitions et d'erreurs. »

De là comprend-on mieux pourquoi dès que l'on fait de la force vitale un principe commun, ou plutôt substantiellement identifié dans la matière et l'esprit, la matière prend le dessus parce qu'elle est première, le monde extérieur est premier, son intelligence secondaire.

Pour éclairer cela on peut citer ce passage tiré également des cahiers de lecture:

« [L'homme] ne sortirait point spontanément de cet état de ténèbres, et y resterait éternellement plongé, si une cause extérieure ne venait illuminer son âme. Semblable à la matière, inerte et passive, indifférente au mouvement et au repos.

La cause extérieure qui agissant sur l'homme par les sens, peut réveiller son âme, cette cause est elle-même esprit et intelligence: l'action de la nature brute, végétale, ou animale, mais non intelligente, ne suffit pas. A ce contact dénué d'esprit, l'homme reste sourd, il n'entend en quelque sorte que ce qui parle. – Or, ce qui ne pense pas, ne saurait lui parler. »⁹

Le phénomène qui révèle à l'homme sa pensée, qui le rend pensant lui-même, est donc la communication, de contact, d'une intelligence.

La matière est première, la pensée doit s'éveiller et pour se faire, entrer en contact avec une

autre pensée. De ceci que la science est observation, compréhension de rapport, autrement dit qu'elle ne va pas projeter des schèmes mais seulement les identifier; et de ce que l'être pensant ne peut advenir comme tel sans son homologue, il faut conclure qu'on a bien affaire à deux univers séparés, dont l'un, nature inerte est l'environnement de l'autre.

Identifier sous une même entité métaphysique, Esprit et matière, c'est donc bien faire œuvre de matérialisme parce que dans ce cas l'esprit n'a plus de quoi s'abstraire de son environnement le plus proche. Être vivant au même titre que la matière c'est devenir prisonnier de ce avec quoi il fallait se distancier, et c'est se distancier de ce dont il fallait faire la rencontre.

Bien sûr s'il faut la rencontre avec un être intelligent pour que l'homme sorte de son aveugle matérialité, on peut se demander d'où vient cet autre qui n'est pas encore mon alter-ego. De la même manière si ce n'est pas l'Esprit qui organise la matière, force est de constater qu'elle n'est pas matérialité pure. Tout se passe comme s'il y avait bien deux réalités distinctes mais qu'on ne peut penser séparément. C'est cela même l'idéo-réalisme et c'est cela la philosophie sérielle, la considération de l'organisation de la multiplicité et de l'entremêlement. Chez Proudhon esprit et matière cohabitent intelligemment, il échappe par là au matérialisme comme au spiritualisme.

On retrouve la même attitude vis-à-vis de la question des universaux, citons quelques passages du manuscrit qui porte sur ce sujet et qui date de 1841:

« L'art du raisonnement consiste à reconnaître et à classer l'universel simple.

L'art d'écrire à créer un universel complexe. »

« Créer c'est trouver pour l'homme; c'est-à-dire reconnaître une combinaison d'idées » Ce qu'on appelle imitation et découverte est exactement la même chose. »

Ailleurs, dans les fragments philosophique voici ce qu'il dit du réalisme:

« Le réalisme consistait à supposer que chaque *qualité*, dans le corps était comme un être à part, existant en soi, et qui venait se joindre au corps.

Les nominaux, et même les philosophes modernes, n'y voient que des conceptions de la raison, sans aucune réalité objective.

Je pense au contraire que toute *qualité* ou *modification* correspond à une réalité soit *substantielle*, soit *formelle* »

Cette alternative entre caractère formel et substantiel semble a première vue bien obscur, mais on peut peut-être la rapprocher du manuscrit précédemment cité, il y est beaucoup question d'art, on a parlé de création, d'imitation, de copie, « j'irais, dit-il jusqu'à dire que l'œuvre de génie la plus sublime, est une copie. » Or, l'art, et Proudhon l'a bien compris, ou en tous cas est-ce ainsi qu'il

le comprend, fait jouer ces deux sphères d'idéal et de réalité, il met en matière l'invisible, exprime ce qui ne se voit pas et pourtant il ne fait que tendre un miroir. Miroir d'autant plus efficace que matière et esprit, réalité et idéal cor-respondent.

Mais, si sans doute la querelle des universaux a joué un rôle dans la genèse de l'idéo-réalisme de Proudhon, l'art n'est peut-être pas ce qui lui a fourni l'intuition première de l'idéo-réalisme. Car Proudhon n'est pas un artiste, par contre il a été artisan, et c'est dans l'imprimerie que nous verrons l'illustration la plus parlante de l'idéo-réalisme; et c'est à travers l'exercice du métier d'imprimeur ou à travers ses souvenirs, que ses idées originales ont pu naître, le terrain était favorable.

Rappelons que Proudhon a été imprimeur, gravissant les échelons de correcteur de 1827 à 1830 (Gauthier), à compositeur chez Déis en 1830 puis prote à nouveau chez Gauthier de 1833 à 1836. Il devient enfin maître-imprimeur cette même année en reprenant avec Lambert, Genne et Maurice l'imprimerie bisontine Montarsolo qui devient l'Imprimerie Lambert et Cie. Il y édita Bergier *Les éléments primitifs des langues*, et, en annexe, son premier ouvrage, anonyme, *l'Essai de grammaire générale* (1837).

Cette expérience est capitale pour le murissement de sa pensée et c'est sans doute l'élément fondateur de son idéo-réalisme. Car au fond que fait un compositeur d'imprimerie sinon agencer de la matière finement ciselée, les *types*, que l'on vient insérer dans la *forme*, afin d'obtenir par impression l'image en miroir.

En imprimant, Proudhon s'est pour ainsi dire investi dans l'agencement matériel des idées; la fabrication du livre est l'exemple même de ce faire intelligent qu'il reconnaît ou aspire à voir en tout ouvrier. Dans ses notes justement, à propos de Fourier, qu'il a imprimé il prend l'exemple du métier d'imprimeur:

« Le travail du compositeur varie sans cesse selon le format, l'ouvrage, le caractère, la confection des lignes, la mise en page, les tableaux, etc. etc. - Mais le vrai compositeur connaîtra aussi les qualités qui font un bon tirage, une belle impression, un bon papier, une belle reliure, etc. etc. Dîtes le même de l'imprimeur et des autres. Voilà le praticien.

Si maintenant ce même compositeur étend ses réflexions, il aura quelque idée de la tenue des livres, de la comptabilité, de l'Economie politique, des rapports de toutes les industries; etc. »¹⁰

Nous sommes loin de la fabrique d'aiguille d'Adam Smith où la forme ne se déploie pas dans ses multiples dimensions qualitatives, où le travail répond à une exigence de productivité sans souci de la personne c'est-à-dire de l'individu social, qui ne peut faire l'économie de l'intelligence

10 Notes sur *Destinée sociale*, 20^e cahier, in *Archives Proudhoniennes 2008*, Edward Castleton, « P.-J. Proudhon, critique des idées fouriéristes », p.42

sans œuvrer à la dégénérescence du corps social lui-même.

Quoi qu'il en soit cette capacité de compréhension des rouages économiques de la société, idée chère à Proudhon que l'on retrouve en ligne de mire de sa « démopédie », est semble-t-il propre à ce milieu ouvrier. Lucien Febvre dans *L'apparition du livre* fait le lien entre le typographe du XVI^e siècle et le socialisme du XIX^e:

« Dès le XVI^e siècle, ils organisent [les typographes] des grèves de caractère moderne et écrivent, pour soutenir leurs revendications, des mémoires que n'auraient pas désavoués des syndicalistes nés trois siècles plus tard [...]. Et au XIX^e siècle, les typographes sont nombreux dans les rangs des premiers socialistes. »¹¹

Nous reviendrons plus loin sur l'organisation de l'atelier d'imprimerie et sur sa hiérarchie. Revenons à l'idéo-réalisme proprement dit, et notons que ce n'est sans doute pas un hasard si une des rares occurrences du terme idéo-réalisme et peut-être même la seule se trouve dans la création de l'ordre dans une note de 1849 comme nous l'avons, et de surcroît cette note est insérée un peu avant ce passage:

« L'invention de Gutenberg, présente un exemple frappant de conversion sérielle. La casse typographique n'est qu'une série dont les unités mobiles peuvent servir indistinctement à reproduire tous les livres imaginables. »¹²

Dans l'imprimerie se mêlent curieusement la matière et les idées. Il n'est pas étonnant alors que Proudhon dans son manuscrit sur les universaux lorsqu'il parle d'art, nous rappelle en passant, qu'un livre est un petit monde. Et qu'il doit y avoir de tout dans un livre.

Voici un autre exemple plus frappant encore; Proudhon vient à commenter cette phrase de Lamennais:

« L'univers est comme un Dieu naissant, mais à jamais séparé de son père par la limite. »

Il précise que cette limite c'est la matière et il poursuit ainsi:

« Je me représente cette conception sous l'image de caractères d'impression, taillés en creux dans une surface unie, de manière que les figures ne recevant pas d'encre, apparaissent blanches, dans une surface complètement noire. Le noir serait la limite, le creux ou la lettre blanche est la substance. Ce sont les lettres ombrées. Et comme la partie obscure suit, d'une manière plus ou moins délicate les contours de la forme pure, spirituelle, lumineuse, ainsi la matière, brute ou organisée, nous retrace d'une manière plus ou moins parfaite la forme intelligible, dont l'idéal pur ne se réveille qu'à la raison de l'homme.

Cette comparaison qui éclaircit singulièrement la théorie de Lamennais et qu'il n'a pas faite est si

11 Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1971, p.192

12 *Création...*, II, p.300

frappante, qu'elle me séduit presque moi-même. Malheureusement, il restera toujours à rendre raison de la création de cette *limite*; puis à prouver que l'incarnation ou la manifestation du principe premier et des types au sein de la limite n'est pas encore une abstraction réalisée. »¹³

C'est que nous en sommes là avec notre auteur, au détour d'une métaphore dans laquelle, par trop de familiarité finit par opérer une séduction, et pour finir on pourrait dire que par le commentaire s'est révélée sa pensée latente et fondatrice, le manœuvre a construit l'œuvre, aussi inconsciemment que l'ouvrier est inconscient des gestes répétitifs qu'il fait et des rapports qui les coordonnent, la structure elle, fait son chemin, en-deçà.